

Le fonds musical de la bibliothèque Inguimbertaine et des musées de Carpentras

Le fonds musical de la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras est d'une importance telle qu'il place cette institution, dans ce domaine comme dans d'autres d'ailleurs, à un rang mondial tant par la qualité que par le nombre des documents qu'il recèle.

Ce fonds est universel, encyclopédique.

Il commence avec la musique neumatique du x^e siècle dont des fragments ont été trouvés sur des folios de garde de bréviaires postérieurs (manuscrits 28, 43, 70, 1893).

La musique sacrée des xiv^e-xv^e et début du xvi^e siècles est de même bien représentée ici par des notations de plain-chant contenues dans des missels, des antiphonaires, des livres de chœur pour les offices des saints, des pontificaux enregistrés dans notre fonds de manuscrits essentiellement sous les cotes 82 à 98, 1263, 1264, 1895, antiphonaires et graduels traditionnels mais des xvii^e et xviii^e siècles de l'église Saint-Siffrein, 2422 à 2430.

Avec Elzéar Genêt ou Il Carpentrasso ou bien encore Carpentras, enfant de la cité et compositeur célèbre, dont nous reparlerons, nous sommes amenés à étudier le rôle de celui à qui Carpentras est redevable de la plus grande partie de son fonds musical, nous voulons dire Jean-Joseph-Bonaventure Laurens. Son grand-père, San Laurens, était aubergiste. Son père, Louis Laurens, était un curieux personnage, touche-à-tout de talent, artiste et bohème, qui fut orfèvre, cafetier, luthier, fabricant de filets, maçon, cordonnier, copiste, commis de recette, chroniqueur, mais toujours musicien. Il organisait des bals et des concerts et, s'il ne laissa à ses enfants, deux garçons et deux filles, aucun écu vaillant, il leur légua son goût artistique.

Mais Louis Laurens n'était pas le seul dans ce cas à Carpentras. Dans la capitale du Comtat Venaissin, existait alors une longue tradition musicale. C'est en effet ici, au palais épiscopal, actuel palais de justice, où régnait le fastueux Bichi, qu'en 1646 fut donnée, pour la première fois en pays de langue française et dix ans avant Paris, œuvre du secrétaire de l'évêque, l'abbé Mailly, la représentation d'un opéra. Il s'agit d'« Akebar, roi du Mongol », qui retrace la vie d'un souverain d'Asie centrale épris d'art et de culture, ami des jésuites. Au XVIII^e siècle, la musique occupait une grande place dans la vie de Carpentras si l'on en croit l'activité débordante de son Académie de musique, créée en 1719, qui, régie par des règlements très stricts, faisait interpréter toutes les œuvres alors en vogue par des orchestres mi-professionnels mi-amateurs et demandait parfois aux nouveaux arrivants un échantillon de leur talent vocal ou instrumental. C'est ainsi que le « David persécuté », oratoire à quatre voix, imprimé à Carpentras, fut joué en 1705 à la Rectorie et en 1720 à l'Académie. N'oublions pas non plus que l'abbé Arnaud, membre de l'Académie française, natif d'Aubignan, à 5 km de Carpentras, protecteur du peintre carpentrassien Duplessis, était à Paris l'un des chefs de file des Gluckistes. En outre, beaucoup de formations amateurs, surtout quartettes et quintettes, se réunissaient en ville chez des particuliers, sans compter naturellement la chapelle de la cathédrale Saint-Siffrein avec son répertoire français dû à Jacques-Pierre Papet, Archimbault et Joseph Boudou, enrichi des motets de Lalande (ou Delalande) et de ses disciples versaillais ou provinciaux, et son répertoire italien avec Carissimi, Legrenzi, Lorenzani, Danielis et autres.

Louis Laurens occupa un temps la maîtrise de cette chapelle et, aidé par l'abbé Fortunet et par tous les professionnels et amateurs de notre bonne ville, redonna aux auditions de Saint-Siffrein la renommée qu'elles avaient quelque peu perdue. Vers 1803-1804, le « Dixit » de Lalande retentit à nouveau sous les voûtes de la cathédrale.

Tout jeune, Bonaventure Laurens se révéla dessinateur. Elève tout d'abord au collège de Denis Bonnet et de Vidal, il travailla par la suite aux « Voyages de l'ancienne France » du baron Taylor en plusieurs volumes, au « Magasin pittoresque » de Nodier et à l'« Illustration ». Son éducation

fut littéraire, à base de latin et de grec, mais il aimait les mathématiques, ce qui lui servit pour sa carrière de musicien. Sous l'influence, entre 15 et 20 ans, d'Augustin Anrès, dit le Philosophe, il devint un disciple de J.-J. Rousseau et un amoureux de la nature, se défiant parfois un peu des militaires et même des prêtres. A 17 ans, poussé par la nécessité, Bonaventure Laurens est nommé commis expéditionnaire à la Sous-Préfecture de Carpentras, puis à la Recette particulière de la même ville. En avril 1829, à 27 ans, un an après son mariage avec une parente, Adélaïde Laurens, il est nommé à Montpellier commis à la Recette générale de l'Hérault. Il le restera plusieurs années, travaillant de 10 à 16 heures, se faisant beaucoup d'amis et étant reçu partout. En 1835 il accepte la place de secrétaire agent comptable de l'Ecole de médecine où il exercera pendant 32 ans jusqu'à sa retraite, noircissant en zélé fonctionnaire qu'il était du papier de sa belle écriture. Il se lie à Montpellier avec le baron Fabre, créateur du Musée. Pendant ses longues vacances universitaires, il voyage beaucoup, en 1825, à Paris, puis à Majorque, dans l'Allemagne romantique, en Angleterre, en Corse, aux Baléares, en Suisse, en Espagne et en Italie. Il est reçu partout et reçoit beaucoup. A Montpellier vinrent à lui, d'abord dans son logement à la Faculté, puis après sa retraite au faubourg Saint-Jeaumes, Liszt en 1841, puis Danjou, Chopin, Gounod, Thomas, Heller, Ernst, Corot, Ingres, Dautat, Saint-Saëns, âgé alors de 13 à 14 ans, Schirmer, Harding, Mistral, Michelet, Taylor, Paladilhe, etc. Laurens perdit sa femme en 1878, puis sa fille Rosalba, peintre elle aussi, huit ans après. En 1888 il donne sa bibliothèque musicale à sa ville natale et s'éteint le 29 juin 1890.

Bonaventure Laurens était un enfant doué, nous dirions aujourd'hui nettement surdoué. S'il fut un parfait fonctionnaire et un excellent peintre, surtout en aquarelle, et un remarquable dessinateur, essentiellement un portraitiste, il fut aussi un musicien passionné. Il consommait, disait-il, de la musique, avec les immenses pavillons de ses oreilles qui donnaient lieu à une caricature de son jeune frère, Jules. Il sentait la musique, mais c'était un théoricien et un érudit, non un virtuose. Tout jeune il participa à la maîtrise de Saint-Siffrein ainsi qu'à des concerts de quatuors amateurs, d'abord en famille, puis à Pernes, Malaucène, Venasque chez les Proal, les Camaret, les Chouillon, chez le marquis de Valernes à Monieux. Il était

membre de l'Académie philharmonique, successeur de l'ancienne Académie disparue, créée en 1803 par l'abbé Fortunet. Les bons maîtres, comme Minster, Gilles le Père, Jean-Louis Dufau, formaient de bons interprètes. Laurens s'instruisit d'abord en solfège, puis apprit à jouer de la clarinette, du violon, de l'alto, du violoncelle, du piano, de l'orgue. L'abbé Fortunet lui donna ses premières notions de contrepoint, d'harmonie et d'histoire de la musique.

Mais, à vingt ans, si Laurens a chanté à l'église des airs d'opéra d'après Grétry, Dalayrac et Mehul, compositeurs alors en vogue, sa préférence va surtout à la musique religieuse de Haydn, Scarlatti, Palestrina, Boccherini et Mozart. En 1838 il s'intéresse à Couperin et en édite, en 1861, trente-huit pièces avec un portrait lithographique. Laurens n'était pas partisan d'un trop plein de musique dramatique. Lors d'un de ses séjours à Paris, il se montre assez critique sauf à l'égard du théâtre italien. Néanmoins, s'il voue un véritable culte à Jean-Sébastien Bach, ce qui, en 1846 et en France, était une « *Vox clamans in deserto* », il aime beaucoup Weber, le roi de l'opéra, Haendel, clair, puissant et majestueux, Mozart, Haydn, Beethoven le passionné, Rossini, Méhul le biblique, Gluck le sensible, Berlioz, Schubert. Tout en luttant contre la musique de salon de son temps, il ne dédaigne pas Boeldieu et sa « *Dame Blanche* ». A Paris, il a acquis toute une bibliothèque de livres de musique et parmi eux le *Don Giovanni*.

C'est le culte de Bach qui attira Laurens en Allemagne. En 1842, il songe à une édition complète de ce compositeur et il est le premier en France à adhérer à la *Bachgesellschaft* avec comme second Valentin Alkan.

Le premier contact de Laurens avec l'organiste allemand Rinck se fit par l'achat par le premier d'un recueil collectif en 1840 où certaines œuvres du second sont éditées. Laurens se mit à apprendre l'allemand en vue de son voyage pour aller visiter celui qui fut sa plus longue relation outre-Rhin. Rinck, né à Egensburg le 18 février 1770, avait alors 72 ans et Laurens 41. C'était un élève de Kittel, élève lui-même de Bach. Organiste à Giessen, puis à Darmstadt, c'est là, qu'après être passé par Strasbourg, Mannheim, Worms et Mayence, Laurens arrive en chemin de fer chez Rinck fin septembre

1841. Il est admirablement bien reçu dans cette famille. Rinck le présente à tous ses amis. On parle musique. Laurens explore la bibliothèque de son ami et fait force copies. Rinck, presque contre sa volonté, lui donne une caisse pleine de musique dont le fameux autographe de Bach, une des pièces les plus précieuses de notre fonds musical, six manuscrits de sa main, cinq d'orgue et un motet, onze imprimés pour orgue, trois pour piano, cinq pour chant, etc. Laurens fait à cette occasion le portrait de tous les membres de la famille, y compris la servante. A Francfort, Laurens fait la connaissance de Schnyder von Wartensee et d'Anton André. A Heidelberg, il tombe sur Elzéar Genêt, qu'il entend pour la première fois dans un concert public. Rentré en France, à Montpellier, il traduit en français l'ouvrage de Lyser sur Bach et ses fils, ouvrage publié en 1843, et des pages de Rinck.

Laurens retournera ensuite quatre fois en Allemagne à partir de 1842, l'avant-dernier voyage se plaçant en 1846, peu après la mort de Rinck, le 1^{er} août. Ce dernier, qui fêtait chaque année en famille l'anniversaire de Rosalba, fille de Laurens, avait présenté le Montpelliérain à toute l'Allemagne musicale à Darmstadt, Francfort, Cologne, Dusseldorf, Mayence, Mannheim, Heidelberg, Leipzig. C'est ainsi que Laurens fit la connaissance de Mendelssohn, qui a révélé Bach à l'Allemagne, de Robert Schumann et de sa femme Clara, de Brahms, de Joachim, Hiller, Hallé, Adolphe Hesse, Jean Hummel, Bellermann, dont nous reparlerons, Heinrich Ernst. Il entre aussi en relation avec le Polonais Chopin, les Hongrois Liszt et Stephen Heller, qu'il sauva du suicide, avec l'Autrichien Herz. Pour les femmes, citons Henriette Sontag, Sophie Dieffenbach, Wilhelmine Schroeder-Devrient, M^{me} Szarvady, Adèle Dolfus, M^{lle} Zinke. Mais le 28 février 1851, c'est la mort de M^{me} Rinck, en 1852, celle de M^{me} Laurens, le 5 avril 1852, celle de Marguerite Rinck, fille de l'organiste. Le 6 octobre 1853, Laurens est pour la dernière fois à Darmstadt en visite chez Caroline Rinck, deuxième et dernière fille de son ami, qui disparut bientôt. Il ne retourna dès lors plus outre-Rhin.

Parmi les amis allemands de Laurens et à côté de Rinck, prennent place Robert Schumann, sa femme Clara et leur commensal Johannès Brahms,

visités par lui du 12 au 16 octobre 1853. Comme pour Rinck, c'est par correspondance que Laurens fit la connaissance de Schumann alors que ce dernier venait de publier son opéra *Manfred*. La première des lettres de Schumann à Laurens que nous détenons à la Bibliothèque est datée de Dresde le 23 avril 1848, où le compositeur habitait après avoir résidé à Leipzig où il professait au Conservatoire créé par Mendelssohn. La deuxième, toujours de Dresde, est du 11 août 1850. Schumann est alors malade, nerveux. Son épouse, Clara Wieck, son ancienne petite amie, épousée à la suite de cinq ans de démêlés familiaux pénibles et qui aura de lui huit enfants sans cesser son métier de virtuose, est en souci. La troisième lettre, du 4 février 1852, est datée de Dusseldorf où, depuis le 1^{er} septembre 1851, la famille Schumann s'est installée, le musicien ayant accepté la direction des concerts. La quatrième et dernière lettre date d'un an avant la crise. Dans ses épîtres, Schumann entretient Laurens de ses œuvres terminées et de ses projets, opéras, morceaux pour piano à quatre mains, lieder, trio pour piano, violon et violoncelle, marches, fantaisies pour piano et clarinette, chœurs. Il précise en parlant du « Pèlerinage de la Rose », de l'ouverture de la « Fiancée de Messine », des « Romances et chants de Wilhelm Meister », d'une symphonie, d'une sonate pour violon et piano. Il parle aussi des articles qu'il compose pour la « Nouvelle revue musicale » fondée en 1834 et à laquelle collaborèrent aussi Stephen Heller et Mendelssohn mort le 4 novembre 1847.

Le journal de Clara Schumann signale la présence de Laurens, admirateur de son mari, à Dusseldorf, du 12 au 16 août 1853. Ont joué pour leur hôte français Clara, le violoniste Becker, le violoncelliste Backmuhl, Joachim et Brahms. Laurens, de son côté, fait quatre portraits de Schumann publiés par le « Magazine pittoresque » (sur le premier, qui est au Musée de Carpentras, on voit poindre la folie dans les yeux, diamètre des pupilles que le peintre avait signalé à Clara), un de Clara, où la lutte menée par la jeune femme, qui a 34 ans, ne se voit pas, deux de Brahms, alors âgé de vingt ans et que Clara aimait déjà peut-être ; il fit alors à cette occasion d'autres portraits encore. Laurens reçoit de Schumann la première pensée du Quintette pour piano et instruments à archet, au crayon, et le manuscrit définitif de la seconde sonate en ré pour piano et violon. Alors que le musicien

venait d'écrire la Symphonie n° 2, pris d'une crise de folie, il sort de chez lui pour courir se jeter à l'eau. Le 27 février 1854 il est interné et meurt le 26 juillet 1856 laissant une veuve, trois filles et quatre fils. C'est Schumann qui a insufflé à Laurens le culte de Beethoven et qui lui a donné de Wagner une assez piètre idée, erreur excusable puisqu'à l'époque même l'Allemagne n'avait pas encore consacré le compositeur.

Parmi les autres correspondants musiciens de Bonaventure Laurens, nous citerons Stephen Heller (lettres publiées par Robert Caillet), Becker, Wilhelmine Claus, Adèle Dolfus, Mangold, Mendelssohn, Niedermeyer, Obermeyer, Richter, Schirmer, Schnyder von Wartensee, Speyer, Wagen, Charles Hallé, Joachim, F. Hiller, Raff, Liszt, Ambroise Thomas, Louis Rimbault, Paladilhe, Le Borne, Chopin, Saint-Saëns, Bourgault-Ducoudray, Laurent de Rillé, Guilman, Guinart, Widor, Pierné. Par contre Laurens n'a connu ni Berlioz qu'il admirait, ni Félicien David, ni Massenet.

Comme portraits de musiciens faits par Laurens, le musée de Carpentras conserve ceux de Palestrina, Frescobaldi, J.-S. Bach, Haendel, Rameau, Lulli, Marie Leclair, Lalande, Glück, Haydn, Mozart, Grétry, Beethoven, Louis Dufau, Rinck sa femme et ses deux filles, Valernes, Rossini, Mendelssohn et sa famille, Fétilis, Castil-Blaze, Liszt, Imturn, Hiller, Chopin, deux de Schnyder von Wartensee, Robert Schumann, Clara Schumann, deux de Brahms, Joachin, deux d'Alex Guilman, Laurent de Rillé, deux d'Ernest Guiraud, Thurner et sa famille, Henriette Fuchs, Gabriel Pierné, Consolo, Bassioni, Ernst, Siona Lévy, Gounod, Thérèse Giraldi, Ferdinand Haller, Paladilhe et son épouse, Louis Rimbault, Saint-Saëns, deux d'Ambroise Thomas, Turnos et Widor.

A la fin de sa vie, Bonaventure Laurens se met au service d'Elzéar Genêt, son compatriote, cité par Rabelais dans le prologue du Quart livre de Pantagruel sous le nom de Carpentras, où il était né, et qui fut maître de chapelle du pape Léon X dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. C'est à un concert organisé par Justus Thibaut, professeur d'histoire du droit à Heidelberg, promoteur de la renaissance des vieux maîtres, et dans le cadre de sa société de concerts célèbre en Allemagne à cette époque, que Laurens a rencontré Genêt connu en Allemagne par les « Lamentations de

Jérémie ». Bon patriote, le Carpentressien se rend ensuite en Italie où, à Rome aussi bien qu'à Venise, les portes restent fermées. Il apprend alors que l'édition des œuvres de Genêt en quatre volumes in-folio se trouve à Vienne, en Autriche, alors qu'en 1879 il a laissé échapper le « Liber missarum », un des volumes de 1532, acquis par la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, dont il prend copie. Mais les « Lamentations », les « Hymnes » et le « Magnificat » ne se trouvent qu'à Vienne. La Bibliothèque Impériale, sur sa demande, lui fait passer une copie conforme à l'original en quatre parties séparées, dont Laurens, malgré l'ouvrage de Bellermann sur les notations des xv^e et xvi^e siècles, ne comprend pas le sens. Il envoie alors des extraits, puis la totalité du « Magnificat » à Bellermann avec des aquarelles en cadeau. Le savant lui renvoie la totalité du « Magnificat » en notation moderne. C'est pourquoi, en 1886, Laurens peut le faire exécuter aux vêpres de Saint-Siffrein, les 26 et 27 novembre, avec le « Dixit » de Lalande, le « Beatus Vir » de Boudou, l'« Hymne au Saint Clou » de Papet et l'« Hymne à Saint-Siffrein ».

Bonaventure Laurens a composé lui-même des pièces religieuses et élégiaques, ainsi que des romances en majeure partie inédites. Certaines néanmoins ont été publiées dans l'« Album des Dames » avec des portraits et des textes littéraires, application de la théorie de Laurens sur l'unité de l'art. Sa « Chanson de Magali », sur un mode mineur, a paru dans la première édition de la Mireille de Mistral. Quelques morceaux pour offices religieux, dont un « Stabat », ont été édités en 1859, et certains de ses 250 lieder, entre 1855 et 1860, sur des paroles de Hugo, Marceline Derbordès-Valmore, Aubanel, etc. Cette œuvre, en grande partie inédite, et dont les manuscrits se trouvent à la Bibliothèque Inguimbertaine, pourrait donner lieu à une étude musicologique.

A côté de Bonaventure Laurens, il ne faut pas oublier son jeune frère, Jules, qui avait conseillé à son aîné de donner à Carpentras sa bibliothèque musicale. Jules Laurens, en même temps qu'un excellent peintre, était lui aussi un musicien accompli. A sept ans il déchiffrait déjà à première vue et interprétait au violon. Puis, à Carpentras, il chanta à la Maîtrise de la cathédrale, avec son frère Théophile, encore plus doué que lui. Vu les

charges de la famille, Bonaventure, beaucoup plus âgé, le prend avec lui à Montpellier en 1837. De 12 à 16 ans, Jules Laurens s'instruisit tout d'abord dans la technique du dessin, mais fit la connaissance de beaucoup d'artistes venus voir son frère dont les musiciens Castil-Blaze, de Cavaillon, Paganini, Liszt et autres. Jules Laurens épousa une jeune veuve, M^{me} Juge, dont il éleva les deux filles qui épousèrent l'une l'architecte Formigé et l'autre le chimiste Paul Adam. Après le deuxième mariage, Jules Laurens se retire à Carpentras avec sa femme, où il habita allée des Platanes. C'est alors qu'il fit des dons considérables au Musée de Carpentras qui lui est redevable de la plus grande partie de sa collection picturale du XIX^e siècle.

En musique, Jules Laurens fut influencé par Stephen Heller et Gustave Doré, musicien en même temps que peintre. S'il fréquenta Reber, Guiraud, Gounod, Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Bourgault-Ducoudray, Pierre Lasserre le violoniste et Richard Wagner, il préférait la musique de chambre au concert et au théâtre. Il avait en son épouse une bonne cantatrice. Il aimait en outre la musique persane qu'il avait étudiée au début de sa carrière lors de la mission à laquelle il avait participé au Moyen-Orient.

Jules Laurens composa lui-même 158 partitions (56 pour chant et piano, 67 pour piano à deux et quatre mains, 35 pour piano, violon et violoncelle). Il s'agit de berceuses, de chants ou lieder sur des poèmes de Victor Hugo, qu'il admirait profondément, et de M^{me} Blanchecotte surtout. Mais il a composé aussi un « Agnus Dei », un « O Salutaris », un « Sanctus » à trois voix et orgue, des danses, des nocturnes, des rêveries, des pièces inspirées par la nature, des préludes, des impromptus et des chorals où l'on sent l'influence de Jean-Sébastien Bach et de Chopin. Jules Laurens aimait les tons mineurs comme exprimant plus d'émotion, de tristesse mélancolique et d'intimité. Une seule œuvre ayant été publiée, nous pensons qu'il y aurait matière à une étude de ses cahiers manuscrits conservés à la Bibliothèque Inguimbertaine, de même d'ailleurs que des œuvres, inédites aussi, de son frère Théophile.

C'est Jules Laurens qui, en 1901, a publié le premier répertoire de notre fonds musical sous le titre « Catalogue de la Collection musicale J.-B. Laurens donnée à la Bibliothèque d'Inguibert » (dite plus tard Inguim-

bertine), Carpentras, Imprimerie J. Séguin, 1901, XXII-155 p. avec une introduction par Moulinas, professeur d'histoire au Collège de Carpentras sur J.-B. Laurens. Le classement de la collection et la minute du catalogue ont été faits par Jules Laurens et J. Eydoux. La rédaction des fiches définitives, le classement alphabétique et méthodique ont été laissés à Liabastres, conservateur, et à Faugier, sous-bibliothécaire.

Les notices portent un numéro entre parenthèses avec des bis et des ter, mais sont classées par ordre systématique et à l'intérieur des sections, alphabétique, ce qui rend le compte total difficile. Le catalogue comporte 1.365 numéros représentant 8 à 10.000 partitions et là-dessus 2.754 articles de musique vocale et instrumentale des XVII^e et XVIII^e siècles. Imprimés et manuscrits sont catalogués ensemble avec un numéro simple et l'indication de la cote des manuscrits.

Voici les cotes des manuscrits : 833, 1019-1023 dont les œuvres de l'abbé Archimbault (XVII^e s.), 1025 dont le « Conserva Me » d'Esprit Blanchard (1752) donné il y a quelques années à Carpentras en première mondiale, 1027-1029, 1034-1045, 1055, 1062-1092, 2136-2144 avec les noms d'Adam de la Halle, Audifret, Bellermand, Genêt, Cherubini, Boudou, Boccherini, Orlando de Lassus, Rinck, Papet, Couperin, Foggia, Lulli, Rameau, Beethoven, Schumann, Lalande, J.-B. Laurens, Théophile Laurens, etc.

Nous nous contenterons d'une brève analyse de l'économie de ce catalogue qui est l'œuvre d'un musicien. Il débute par la bibliographie musicale comportant, outre les ouvrages généraux, les traités d'harmonie, d'instrumentation, les méthodes, les dictionnaires et les descriptions d'instruments de musique. Nous noterons néanmoins qu'il ne s'agit là que des ouvrages du fonds Laurens et catalogués comme tels, car la Bibliothèque possède d'autres ouvrages venant d'autres sources (legs, dons ou achats) sur les mêmes sujets tels qu'histoire de la musique, grammaire et langage musicaux, technique des accordeurs, utilisation des instruments sans compter les biographies universelles des musiciens et les études sur des compositeurs pris en particulier, qui sont incorporés au fonds général. Il s'agit donc là d'une grande richesse en documentation.

Les chapitres qui suivent ont trait d'abord à la musique vocale (avec ou sans accompagnement), à la musique d'orgue qu'affectionnait J.-B. Laurens, à la musique d'orchestre (avec chants) où se trouvent les partitions d'opéras, d'opéras comiques, opérettes et autres comédies et ballets, à la musique instrumentale et enfin au piano avec ou sans accompagnement de chant et d'orchestre, donc un fonds très riche de partitions. Chaque section est divisée en de multiples sous-sections systématiques, ce qui forme un tableau d'ensemble de tous les aspects possibles de la musique de ses origines à la fin du XIX^e siècle. L'on y trouve tout ce que le monde occidental comportait alors de noms célèbres en la matière.

Mais la richesse de la Bibliothèque dans le secteur musical n'est pas épuisée avec le fonds Bonaventure Laurens.

En ce qui concerne les manuscrits tout d'abord, nous trouvons :

- le fonds Charles Soullier, d'Avignon, manuscrits 999 (œuvres diverses) et 1.000 (lettres à lui adressées par Laurent de Rillé, A. Thomas, Fétis, Halévy, Castil-Blaze, Berlioz, et d'autres) ;
- le fonds de l'ancienne maîtrise de la cathédrale Saint-Siffrein, manuscrits 1019 à 1032 ;
- le fonds de l'abbé Fortunet, manuscrits 1020, 1022, 1026, 1027, 1029, 1030-1032 ;
- le fonds de l'abbé Bonnet, manuscrits 1020, 1021, 1023, 1030, 1031, 1033 ;
- le fonds du docteur Casimir Barjavel comportant essentiellement des partitions de compositeurs comtadins, manuscrits 1021, 1023, 1027, 1028, 1054-1059, 2128-2130, 2132 ;
- le fonds de Louis Dufau, maître de chapelle de Saint-Siffrein, manuscrits 1048, 1049, 1060, 2126 ;
- le fonds du chevalier de Bayet, manuscrits 1049, 1051 (ex-libris de M^l^o de Bayet), 1052, 1054, 1055, 1060, 1061, 2123-2125 ;
- le fonds de Denis Bonnet, manuscrits 1046, 1057, 1060, 1061 ;
- le fonds Rauchenecker, chef de musique à Carpentras, manuscrit 2131.

Sans origine sont les partitions contenues dans les manuscrits 1047, 1053, 2127, 2132, 2145.

Les œuvres de Théophile Laurens se trouvent sous les cotes : manuscrits 1020, 1075, 2121. Celles de Jules Laurens sous 2133-2135 et pour mémoire celles de Bonaventure Laurens sous 1043, 1062, 1075, 1087 à 1092.

Outre ces trois noms, ces fonds manuscrits contiennent des partitions, entre autres, de Castil-Blaze, Borghi, Boudou, Dupuy, Fortunet, Fanton, Sacchini, Valentini, Papet, Colesi de Blamont, Quinault, Lulli, Mouret, Rameau, Francesco Picconi.

Parmi les manuscrits autographes de grands maîtres, il faut citer aussi sous les cotes 1023, Palestrina, 1041, Pierre Alfieri, 1076, Niedermeyer, 1063 et 1065, Castil-Blaze, 1071, Schirmer, Sonate en ré, 1073, Gilles ; sous la cote 1077, de nombreux autographes de Castil-Blaze, Martelly, Bellermand (dont le « Magnificat » d'Elzéar Genêt), F. Seguin, Schnyder von Wartensee, Stephen Heller, Ernst, etc., 1085, Stephen Heller, Seguin, 1086, J.-S. Bach, « Sey gegrüsset Jesu gütig », et G. Stirling, Trios, 2136-2144, Henriette Fuchs, E. Guiraut, Guilman, Gounod, Pierné, R. Schumann (Première pensée), Brahms (Liebestreu von Reinich), Schnyder von Wartensee (Palindromes), Laurent de Rillé, Aug. Alary, Ernst.

Les lettres adressées à Bonaventure Laurens par ses amis compositeurs sont groupées sous la cote 1093 ; celles adressées à Jules Laurens sous les cotes 2075, 2081, 2082 surtout, 2120 (lettres de Castil-Blaze), 2642 (lettres de Stephen Heller, Gounod, Paladilhe, Schnyder von Wartensee, Speyer, Ambroise Thomas, Rinck, Ziegler et autres).

Dans le premier supplément du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Inguimbertine, sont à signaler : le carnet du violoniste Henri-Wilhelm Ernst (1814-1865) donné par A. Guillaibert contenant uniquement des annotations musicales (ms 2433), les dons de M^{me} Valensi Rampa (2436), des héritiers de G. de Balincourt (2436), les œuvres musicales d'Auguste Alary données par l'auteur (2440-2450), manuscrits autographes de François-Henri-Joseph Blaze, dit Castil-Blaze, données par Marie-Louise Pailleron, sauf un qui vient de Pavoyère, commune de Mormoiron, dans le Vaucluse (2451-2469), les manuscrits donnés par Louise Saurel et les partitions contenues dans le legs du comte de Sobirats (2613 et 2625), sans provenance enfin les manuscrits 2434, 2437-2439.

Indépendamment de ce fonds manuscrit très important et de provenance diverse, l'essentiel venant de la bibliothèque musicale de Bonaventure Laurens, le nombre des partitions imprimées dans les 1.365 numéros de cette bibliothèque peut être estimée à 6.500 à 7.000 et plutôt davantage. Il faut y ajouter tout d'abord les 1.317 numéros catalogués par mes prédécesseurs qui portent le fonds jusqu'à la cote Mus. 2682. Il s'agit là de donations déjà citées pour leur partie manuscrite de Casimir Barjavel, en 1857, comprenant une quantité appréciable d'éditions anciennes et modernes d'œuvres composées en très grande partie par des Comtadins, d'Auguste Alary, de Louis Dufau, des abbés Fortunet et Bonnet, de Denis Bonnet et autres. Certaines de ces partitions, dont beaucoup gravées, n'ont été inventoriées et cataloguées qu'il y a une quinzaine d'années environ par une de mes sous-bibliothécaires, qui était une bonne musicienne. On peut estimer le nombre de ces partitions, entrées postérieurement au don Laurens, à 5.500 à 6.000 environ.

Mais nous n'aurons garde d'oublier qu'en musique sacrée, la bibliothèque Inguimbertaine, dans son fonds général, conserve les principaux manuscrits de chant grégorien, ambrosien, mozarabe, gallican publiés en fac-similés phototypiés par les bénédictins de Solesmes depuis 1883 sous la cote 10694 bis, et les éditions d'un certain nombre de missels, rituels, pontificaux, vespéraux allant de 1505 à 1844. Sont à signaler aussi le « Traité de psalmodie » de Jacques Eveillon, de 1646 et les « Lamentations de Jérémie » ainsi que le « Miserere » mis en plain-chant, de Chabert, imprimé en 1777 à Avignon, et d'autres ouvrages similaires.

Poussé quelque peu par le présent colloque sur « La musique provençale des temps modernes au Romantisme » pour lequel m'a été demandé cet exposé sur le fonds musical de la bibliothèque Inguimbertaine et des musées de Carpentras, j'ai accéléré et poussé le travail de classement commencé par M. Brillard, qui a été obligé d'interrompre son activité bénévole pour cause de maladie. Cette entreprise concernait des dons faits postérieurement à la Bibliothèque dans le domaine de la musique. Les partitions ont été mises sur fiches et ont désormais leurs cotes. Il reste à établir les fiches complémentaires et à les insérer dans le catalogue musical. 792 numéros

se sont donc ajoutés aux 2.682 déjà en place, ce qui porte le fonds à 3.474 numéros, mais il faut noter que certaines liasses comprennent plus de 100 partitions. On peut estimer le nombre de ces partitions à 3.000 environ. Ce nouveau fonds est très divers. Tous les grands compositeurs, depuis le XVII^e siècle, s'y trouvent représentés. Y sont conservés aussi un nombre considérable de méthodes et d'études pour piano, violon et autres instruments, des éditions complètes des opéras, opéras-comiques et opérettes du XIX^e siècle, transcrites pour chant et piano, les livrets, un nombre très important de partitions pour cafés-concerts, brasseries ou cinémas transcrites des plus grands auteurs, plus de 100 (114) partitions de musique gravée, souvent ancienne, ainsi des œuvres de Pleyel et de Kreutzer. Parmi les donateurs nous citerons M^{mes} Bernard, Corbier et Pansu, M^{lles} Bresson et Saurel, M. l'abbé Michel, MM. Neyron et Pouchard et surtout les dons importants de M. et M^{lle} Cardaire, de M^{lle} Guillermin, de M. et M^{me} Robert Caillet et de M. A. Simon.

On peut donc estimer à l'heure actuelle le nombre total des partitions imprimées du fonds musical de l'Inguimbertaine cataloguées sous Mus. avec le numéro de 15 à 16.000 environ sans compter les ouvrages se trouvant dans le fonds général de la bibliothèque, dont il est quasiment impossible de faire le décompte.

Outre la partie imprimée, se trouvait en attente un nombre assez considérable de partitions manuscrites qui s'ajoutent désormais à notre fonds de manuscrits et que j'ai répertorié sous les cotes 2771 à 2790. Il s'agit, sous les numéros 2771 et 2772 d'œuvres originales telles les cantates sur des paroles d'E. Bernard, une messe, un « Ave Maria » et un « Tantum ergo », et d'arrangements d'Auguste Alary, en particulier pour les vêpres de Saint-Siffrein et concernant aussi des œuvres religieuses de Massenet, Haydn, Gounod, Rinck et autres. Dans la liasse 2772 ont été classées aussi des œuvres originales d'A. Simon, comme « Le Trouvère » et « Poète et paysan », et des copies et arrangements de nombreux compositeurs du XIX^e siècle. Sous les cotes 2773 à 2790 ont été répertoriées des fantaisies d'après des compositeurs célèbres, œuvres d'A. Simon pour violon, alto, violoncelle, mandole, mandolincelle, flûte, guitare, mandoline et accessoires tels qu'auto-harpe, triangle, timbales, etc.

Il est très difficile d'estimer le nombre total des partitions manuscrites de notre fonds musical. Nous pensons qu'il doit se situer aux alentours de 4.000.

Ce qui fait donc en tout une collection de 20.000 partitions environ et plutôt davantage sans compter les nombreuses lettres de compositeurs, les portraits et les ouvrages du fonds général.

Nous achèverons cet exposé par quelques mots de notre collection d'instruments de musique anciens conservés au Musée de Carpentras. Elle comporte des instruments à vent, à cordes et à percussion.

Les instruments à vent sont en général d'origine locale ou régionale. Nous noterons un serpent en bois recouvert de cuir bouilli à embouchure en cuivre du XVII^e siècle, un en cuivre, à décor doré, du XVIII^e, trois ophicléides du début du XIX^e siècle, trois bassons en bois avec clefs et garnitures en cuivre et embouchure en S dite « bocal », trois flageolets, une flûte traversière en buis, trois galoubets, tous instruments du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle. D'autres instruments à vent, dont un khène ou orgue à bouche, sont d'origine extrême-orientale. Ils ont été donnés au Musée, en 1887, par la mère du capitaine Joseph Vigne, né à Carpentras en 1841, mort à Bazeilles en 1870 et qui résida ou voyagea en Cochinchine, à Madagascar et en Afrique.

Les instruments à cordes, luths, violons et cithares, provenant du même don, sont africains, malgaches ou extrême-orientaux.

Les instruments à percussion sont indochinois : quatre tambourins et leurs baguettes, un tam-tam, deux paires de cymbales, une paire de claquettes.

Ajoutons, pour être complet, le piano de Raspail, un Dubus de 1844, une boîte à musique du XVIII^e siècle et, à titre de curiosité, un « Schofar » israélite, en tout 45 instruments.

Henri DUBLED.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

J. LAURENS, *J.-B. Laurens, 14 juillet 1801-29 juin 1890, sa vie, ses œuvres*, Carpentras, 1899, surtout pp. 424-581 ; H. LABANDE, *Jules Laurens*, Paris, 1910 ; Ch. BARZEL, *Robert Schumann et Bonaventure Laurens d'après une correspondance en partie inédite et inconnue des biographes français de Schumann*, dans *Le Ménestrel*, 15 septembre 1933, pp. 361-363 ; 22 septembre 1933, pp. 369-370 ; J.-B. LAURENS, *De l'étude historique de la musique*, s.d., 21 p. (*Revue du Midi*) ; du même, *Carpentras*, dans *Revue de la musique religieuse, populaire et classique*, 3 (1847), pp. 49-62 ; du même, dans le *Conciliateur du Vaucluse*, 7 juillet 1855 ; F. LESURE, *Richesses musicologiques des bibliothèques provinciales*, dans *Revue de musicologie*, 32 (décembre 1950), pp. 109-118 ; R. CAILLET, *Jean-Christian Rinck, organiste à Darmstadt vu par un musicien français*, dans *L'Orgue*, 83 (avril-septembre 1957), pp. 127-137 ; du même, *Aus der Sicht eines französischen Musikers des 19. Jahrhrts, Johann Christian Rinck*, dans *Archiv für hessische Geschichte*, 25 (1956), pp. 81-91 ; R. JEAN, *Compositeurs de musique provençaux d'hier et d'aujourd'hui*, dans *Rencontres*, 17-20 (1960) ; R. CAILLET, *Lettres de Stephen Heller à Bonaventure Laurens (1844-1884)*, dans *Revue musicale*, 15 (1934), pp. 135-148, 212-219, 298-301 ; A. TESSIER, *Bonaventure Laurens ou l'antiquaire musical, XIX^e siècle*, dans *Revue musicale*, 11 (1930), pp. 17-37, 132-144 ; R. CAILLET, *Une importante collection musicale à la Bibliothèque Inguibertine de Carpentras*, dans *Congrès de Marseille, Institut historique de Provence*, III, 4-7 avril 1929, Marseille, 1930, pp. 203-205 ; *La Musique française*, Exposition, Bibliothèque nationale, 1934, pp. 134-135, 139 ; J.-B. LAURENS, *La Musique dite de Saint-Siffrein*, dans *Almanach du Comtat*, 1882, pp. 26-29 ; R. CAILLET et Erhard GÖPEL, *Ein Brahmsfund im Südfrankreich*, dans *Zeitschrift für Musikwissenschaft*, 15 (1933), pp. 371-373 ; H. LABANDE, *Les premiers livres liturgiques imprimés des églises provençales*, dans *Gutenberg-Jahrbuch*, 1931, pp. 166-200 ; V. LEROQUAIS, *Les psautiers manuscrits latins des Bibliothèques publiques de France*, I, Mâcon, 1940-1941, pp. 130-131 ; du même, *Les pontificaux manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, I, Paris, 1937, pp. 102-119 ; H. DUBLED, *Les Sociétés culturelles de Carpentras*, dans *100^e Congrès national des Sociétés savantes, Histoire moderne et des sciences*, Paris, 21-25 mars 1975, pp. 87-102 ; du même, *Les Sociétés culturelles de Carpentras*, dans *Rencontres*, 112 (1976) ; R. CAILLET, *Les portraits de musiciens par Bonaventure Laurens à la Bibliothèque de Carpentras*, dans *Les trésors des Bibliothèques de France*, 10 (1929), pp. 64-70.

Pour la correspondance aux auteurs, s'adresser :

à M. André BOURDE

Institut d'Art de l'Université de Provence

21, rue Gaston-de-Saporta - Aix-en-Provence

excepté pour M. Henri DUBLED

Bibliothèque Inguibertine, Carpentras